

chassèrent honteusement et il ne reparut plus. C'est dans ces circonstances surtout qu'éclata la sagesse et l'esprit de foi de nos admirables sœurs. Dieu est avec elles ; elles sont à l'épreuve de la ruse comme à l'épreuve des tourments.

Une chose étonnera sans doute beaucoup de lecteurs. On se demande comment de pauvres femmes ont pu résister sept ans à de pareilles tortures, dont, nous le répétons, nous n'avons pas fait connaître la moitié. Il faut d'abord remarquer que sur cinquante-huit trente-cinq du couvent de Minsk, treize du couvent de Vitbsk, dix du couvent de Polock ; il n'en restait plus que dix-neuf, dont sept tout à fait infirmes, huit devenues aveugles dans la brutale scène de Polock, et quatre seulement en état de soigner les autres, les quatre qui sont échappées, par la volonté de Dieu, pour déposer de ces faits à la face du monde, à savoir : la sœur *Eusébie Wawrzecka* la sœur *Clotilde Konarska*, la sœur *Irène Pomarnacka* et la mère *Makrena Mieczyslawska*, abbesse. Mais c'est déjà beaucoup qu'il en soit resté dix-neuf. Ici, l'esprit épouvanté et consolé s'incline devant un signe éclatant de la puissance divine. Celui qui a donné tant de force à ces saintes filles pour défendre leur foi, leur a conservé la vie et la force même de souffrir si longtemps. Nous l'avons dit, ce récit ressemble trait pour trait aux actes des martyrs. Le paganisme, dans ses cruautés et dans ses souillures, l'Eglise, dans le suprême courage de ses premiers héros, revivent en Pologne sous le sceptre absolu de l'empereur Nicolas : ce sont les mêmes juges, les mêmes supplices, les mêmes victimes et les mêmes miracles. Ni la paix, ni la joie n'abandonnent les fidèles servantes de Dieu. Celles qui ne meurent pas sous les verges, celles qui ne sont pas écrasées sous les pierres, plongées dans les lacs glacés ou enfermées toutes vives dans les poëles, renaissent sur le sol boueux des cachots où on les jette broyées et ensanglantées. Elles reparaissent quelques jours après, calmes, florissantes, gaies même et chantant les cantiques qu'elles ont composées, devant les apostats qui s'irritent et qui s'épouvantent. "Voyez, s'écrie un pope, voyez, chacune d'elles a un démon dans le corps qui souffre pour elles !" Et tous ces misérables les accusant de magie, purifient l'air des lieux où elles ont passé. Qui ne reconnaît là les premiers bourreaux des premiers chrétiens ? Dans la Cochinchine aussi, à l'heure même où nous écrivons, les mandarins tiennent ce langage à nos missionnaires, et font des conjurations pour se défendre des maléfices de ces hommes qui préfèrent la foi à la vie. Ecoutez, au contraire, la sœur *Wawrzecka*, apercevant au loin des soldats qui vont les emmener de Polock et qui apportent des chaînes : Mes sœurs, s'écrie-t-elle gaiement, nous allons voyager on va nous parer, voilà nos bracelets ! Et, croyant qu'elles vont être transportées en Sibérie, elle entonne un hymne en l'honneur de Saint Michel. Mais, écoutez surtout celles qui meurent :

"A la flagellation nous perdîmes trois sœurs ; Séraphine Szczerbinska, âgée de soixante-douze ans, mourut la première. Au trentième coup le nom de Jésus ne s'échappa plus de ses lèvres ; son âme était déjà au ciel. Vingt coup restaient encore pour l'exécution du décret ; on les frappa sur le cadavre....

La seconde, Stanislas Dowgjal, expira sur mes genoux, deux heures après la flagellation, invoquant aussi à tout moment le doux nom de Jésus, et en nous disant : "Ne pleurez pas sur moi, mes souffrances vont finir ; mais pleurez sur les maux qui vous attendent encore."

La troisième, Nathalie Narbut, prolongea son agonie jusqu'à la nuit. Couchée par terre, la tête sur mes genoux, elle me regardait avec une expression de douceur indicible, en serrant son crucifix contre son cœur et sur ses lèvres ensanglantées. Elle répétait sans cesse ces touchantes paroles. O mon Jésus ! viens me consoler, car je t'aime de tout mon cœur." C'est en prononçant ces mots : *Je t'aime de tout mon cœur*, qu'elle expira."

Pour quelques uns, cette tendre piété ne sera malheureusement qu'un mystère de plus, pour beaucoup d'autres, grâce à Dieu, elle efface tout mystère et il paraît naturel que le fils Dieu ait en quelque sorte accumulé, les miracles, pour que la gloire de ses servantes fût connue de ces multitudes qui bénissent son divin nom, devant lequel toute puissance pliera le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers.

LETTRE DU REVEREND P. POINT,

De la Compagnie de Jésus, Missionnaire dans l'Orégon.

Dans les premiers jours du printemps, la réunion qui se fit au lieu indiqué pour la construction d'un village, fut plus nombreuse encore que la première. Déjà le village, calqué sur les anciennes réductions du Paraguay, est tracé sur la place, et chacun, selon ses forces et son industrie, concourt à sa construction. Les arbres tombent, des chemins s'ouvrent, des bassins se creusent, une église s'élève, les champs publics s'ensemencent ; et grâce à la piété de nos sauvages, la Semaine-Sainte, la semaine de Pâques, le mois de Marie, l'Ascension, la Pentecôte se célébrèrent avec une pompe qui leur faisait dire dans leur langage que tout était parti pour bien aller. En effet, les choses allèrent si bien que l'ennemi des hommes, qui sentit sa proie lui échapper, redoubla d'efforts pour la ressaisir. Nous fûmes alors exposés à quelques pertes par suite des orages ; mais après quelques dégâts partiels, ces orages n'eurent pour dernier résultat que d'épurer l'atmosphère.

Vers la fin d'octobre de 1844, les cent et quelques famille des *Cœurs-d'Alcine* se trouvèrent réunies. A voir leurs petites loges de paille groupées près de la maison de prière, l'idée touchante du pélican du désert venait d'autant

plus naturellement à l'esprit, que tous les *Cœurs-d'Alcine*, jeunes et vieux, se réunissaient ou pour faire leur première communion, ou pour la renouveler. Une quinzaine des plus exemplaires avaient déjà eu ce bonheur ; tous s'étaient confessés ; plusieurs, surtout parmi les jeunes gens, avaient acquis déjà un certain degré d'instruction religieuse ; mais le grand nombre, surtout les vieillards, étaient loin d'avoir l'instruction suffisante, et la *Robe-Noire* n'avait, pour les préparer, que novembre et décembre, maximum du temps qui devait précéder la grande chasse d'hiver. Or cette chasse est la condition essentielle de la subsistance du sauvage ; il fallait donc se hâter et choisir la méthode d'enseignement la plus abrégée.

Tout le monde sait que le sauvage, qui a un œil de Lynx, n'oublie presque jamais ce qu'il a vu, et que s'il attache à un signe extérieur une idée quelconque, il se rappellera toujours l'idée, dès qu'il aura le signe sous les yeux ; aussi ont-ils une prodigieuse facilité à parler par signes et un grand penchant à rendre leurs pensées par des images. C'est sur ces données que je basai mon système. Je fis des images représentant avec tous leurs attributs, l'une, toutes les vérités que l'on doit croire, l'autre, toutes les fautes que l'on doit éviter, une troisième, le sacrement de pénitence, une quatrième, celui de l'Eucharistie, et ainsi des autres. Ces dispositions faites, une baguette à la main, je faisais de mon tableau une explication que je tâchais de mettre à la portée des auditeurs.

Le succès de cette méthode surpassa mon attente ; car ayant fait répéter ce que j'avais dit par ceux qui étaient les plus intelligents, j'eus le plaisir de voir qu'ils n'avaient rien perdu de ce qui était essentiel, et, séance tenante, je créai des répétiteurs. La première répétition avait lieu immédiatement après l'explication, la seconde se faisait dans les loges, la troisième, les chefs la faisaient entrer comme ils pouvaient dans leurs harangues, la quatrième ouvrait la séance suivante.

Il y avait unité dans le plan, insistance dans l'exécution sur les mêmes points ; il devait y avoir progrès, il y en eût ; et ces progrès furent rapides non seulement sous le rapport de l'instruction, mais encore sous celui de l'éducation ; car la partie morale, qui, pour les chefs et les vieillards, était la plus facile à saisir, fut naturellement celle qui se traitait le plus souvent, en particulier et en public ; et comme ceux qui faisaient les exhortations joignaient à l'autorité de la parole la force du bon exemple, il se fit dans la masse un tel entraînement que, bon gré, mal gré, ceux qui avaient le plus en partage la puissance d'inertie, comme les vieillards, étaient, pour ainsi dire, obligés de marcher. Marche forcée, dira-t-on peut-être, entraînement tout naturel. On dira tout ce que l'on voudra ; mais ce qui est bien certain, c'est que celui qui avait donné à l'eau la vertu de laver leurs péchés, donna à cet entraînement, de quelque manière qu'on voudra le qualifier, celle de produire des effets qui assurément n'ont pas été purement naturels. On en jugera par les faits suivants.

Il est de fait, par exemple, que depuis septembre jusqu'au moment où je vous écris, ce qui renferme un espace de six mois, il n'est pas venu à ma connaissance qu'il se soit commis, dans le village du Cœur-de-Jésus, une seule faute que l'on puisse appeler grave, et qu'un très grand nombre de personnes qui n'avaient à se reprocher que des manquements fort légers, venaient en faire la confession publique en des termes qui témoignaient une douleur qu'il serait bien à désirer que les plus grands coupables eussent au tribunal de la pénitence. J'ai vu des époux venir après leurs femmes, des mères suivre leurs filles, non pour appuyer les accusations qu'elles avaient faites, mais pour s'accuser eux-mêmes d'avoir donné lieu aux fautes qui en étaient la manière, par leur peu de patience et de charité. En entendant de tels aveux, je me croyais reporté aux jours si beaux de mon noviciat, où j'avais eu tant de fois occasion d'admirer la vertu de mes confrères.

Ce qui est encore bien digne de remarque, c'est que tous les adultes qui n'avaient pas encore reçu le baptême, firent tous plus d'instances que jamais pour qu'on le leur donnât ; qu'enfin de tous ceux qui s'étaient réunis pour se préparer à leur première communion, il n'y en eut pas un seul qui ne fut jugé digne d'y être admis, et que la plupart se conduisirent de manière à pouvoir être proposés pour modèles à bien des chrétiens de l'ancien monde. Quelle simplicité ! Quelle piété ! Quelle charité ! Mais surtout quelle foi ! Assurément il en fallait de toutes ces vertus à ces bons vieillards qui, pour apprendre leurs prières, se faisaient les écoliers des enfants de leurs enfants, et à ces enfants pour faire violence à leur mobilité naturelle et communiquer lentement à leurs vieux ancêtres une partie de ce qu'ils savaient ; et à ces mères de famille qui, après avoir donné la réfection corporelle à leurs enfants, passaient les longues soirées de cette époque à rompre non seulement avec eux, mais encore avec des personnes étrangères à leur famille, le pain de la divine parole qu'elles avaient recueilli pendant le jour ; et à ces vieux chasseurs qui non contents de se priver d'une occupation qui joignait pour eux l'utile à l'agréable, passaient des nuits entières, (et j'en ai connu qui en ont passé jusqu'à trois, coup sur coup), pour faire entrer dans la tête de quelques sourds ce qu'ils devaient savoir pour partager le bonheur de leurs frères et à ces pauvres aveugles qui, pour ne pas manquer une seule explication du catéchisme, se faisaient conduire avant les autres auprès des tableaux que la *Robe-Noire* expliquait ; et à ces hommes plus intelligents que les autres, qui se refusaient le plaisir si naturel d'apprendre de nouvelles choses, pour répéter cent fois à leurs frères celles qu'ils avaient saisies à la première explication ; enfin il en fallait à ces chefs, pour se lever souvent avant le point du jour, quelquefois au milieu de la nuit, par un temps froid et pluvieux, afin d'exhorter leurs gens à pleurer leurs péchés.